

M.E.S. PRODUCTIONS PRÉSENTE

MINE DE RIEN

UN FILM DE
MATHIAS MLEKUZ

Durée : 1h25

SORTIE LE 26 FEVRIER 2020

DOSSIER DE PRESSE

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION pour ORANGE STUDIO
24, avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél : 01 46 40 45 30

PRESSE

Magali Montet & Grégory Malheiro
Tél : 06 71 63 36 16
Tél : 06 31 75 76 77
magali@magalimontet.com
gregorymalheiro@gmail.com

Matériel téléchargeable sur : www.ugcdistribution.fr

© 2018 M.E.S. PRODUCTIONS – ORANGE STUDIO

SYNOPSIS

Dans une région qui fut le fleuron de l'industrie minière, deux chômeurs de longue durée, ont l'idée de construire un parc d'attraction « artisanal » sur une ancienne mine de charbon désaffectée. En sauvant la mine et sa mémoire, ils vont retrouver force et dignité.

LISTE ARTISTIQUE

Arnault	Arnaud DUCRET
Di Lello	Philippe REBBOT
Stella	Mélanie BERNIER
Thérèse	Hélène VINCENT
Roger Morels	RUFUS
Bernadette	Marianne GARCIA
René	Cyril AUBIN
Kevin	Josef MLEKUZ
Victor	Anthony LEQUET
Johan	Yanis RICHARD
Madame Le Maire	Rebecca FINET
Isabelle	Sophie BOURDON
Jean-Fred	François GODART
Sarah	Gaëlle FRAYSSE
Cédric	Philippe CABRELLI

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Mathias MLEKUZ
Scénario et Dialogues	Mathias MLEKUZ Philippe REBBOT Cécile TELERMAN
Image	Lucas LECONTE
Son	Amaury DE NEXON (AFSI) Arthur LE ROUX Vincent COSSON
Décors	Victor MELCHY
Costumes	Chloé CHAMULIDRAT
Montage	Céline CLOAREC
Musique originale	Matthieu GONET
Première assistante réalisation	Christel BORDON
Directeur de production	Gilles MONNIER
Casting	Martin ROUGIER Christine DUQUESNE
Producteur délégué	Marc-Etienne SCHWARTZ
Une coproduction	M.E.S PRODUCTIONS ORANGE STUDIO
Avec la participation de	OCS
En association avec	PICTANOVO
Avec le soutien de	LA RÉGION HAUTS-DE-FRANCE
Et en partenariat avec le	CNC
Avec le soutien de	L'ANGO A
Distribution Salles	ORANGE STUDIO

ENTRETIEN AVEC MATHIAS MLEKUZ (réalisateur)

Ce film s'inspire-t-il au départ de faits réels ?

Oui et non. J'ai eu l'idée de la création d'un parc d'attraction artisanal dans une mine de charbon avant de découvrir que dans les années 50, Bud Hurlbut, un américain, avait eu une idée géniale : pour faire patienter les clients d'un restaurant qui connaissait un franc succès, il leur offrait des tours de wagonnets et la visite de l'ancienne mine d'or toute proche. Bien avant Disney, Bud Hurlbut développa ensuite un parc d'attraction autour de la mine.

Comment avez-vous construit la fiction à partir de ce matériau véridique ?

J'ai emmené Philippe Rebbot sur le site du 11 /19 à Loos en Gohelle dans le Pas de Calais. C'est une ancienne mine de charbon transformée en théâtre. J'avais visité ce lieu dans les années 90, peu après la fermeture de la mine. Je me souvenais de la magie de l'endroit, de cette grande salle des pendus (c'est ainsi qu'on appelait le lieu dans lequel les mineurs suspendaient leurs vêtements en hauteur, avec des cordes et des poulies pour ne pas les salir). C'est un lieu très inspirant avec ses deux terrils jumeaux (les plus haut d'Europe). Ensuite j'ai une passion pour le théâtre d'objet, j'adore le jeu procuré par le détournement d'objet. Nous avons commencé à écrire notre scénario avec ces bases-là. Mon grand-père était mineur de fond. Immigré de Yougoslavie, il est descendu dans un puits à 13 ans. Mon enfance a été baignée par les histoires et les luttes des mineurs. Tous ces éléments se retrouvent dans mon film. Nous sommes aussi partis du constat d'échec de la plupart des formations et stages proposés aux chômeurs : certains sont absurdes, d'autres n'apportent aucune qualification et quelques-uns relèvent carrément de l'escroquerie. Comme si leur seul objectif était de faire baisser les statistiques du chômage. Les compétences sont rarement mises en valeur, ni exploitées. Dans le film, le talent de chacun finit par s'affirmer et tous retrouvent de la dignité.

Vous avez collaboré à l'écriture avec Cécile Telerman.

J'avais travaillé avec Cécile comme comédien sur TOUT POUR PLAIRE, c'est depuis une amie et ma voisine. Pour ce scénario, elle est intervenue sur la dernière version et nous a aidé à restructurer le récit.

Les deux personnages masculins sont deux "losers" à la dérive qui ne croient plus en eux ...

L'un des deux est plus dans la panade que l'autre ! Arnault est fatigué et déprimé. Il vient de perdre son père, il est divorcé, sans boulot, et il est revenu vivre chez sa mère, qui est malade. Son ex est enceinte d'un nouveau compagnon et les relations avec ses enfants sont difficiles. Il n'a pas d'autre choix que d'adhérer au stage qui lui est proposé. L'autre est « à la rue » aussi, mais différemment ! Di Lello est en couple, mais toujours en vadrouille, à la recherche d'aventures féminines. Il a moins de difficultés car sa femme ramène de l'argent au foyer. Ses mensonges et infidélités l'obligent à rester vigilant, il est plus dans la vie que le personnage d'Arnault.

À l'inverse, les femmes – la maire du village et la sœur de Di Lello campée par Mélanie Bernier – sont volontaires et déterminées ...

C'est vrai que l'énergie est du côté des femmes. Ce sont des femmes fortes, des femmes de pouvoir aussi, c'était important que l'autorité (la maire) soit représentée par une femme (Rebecca Finet).

Il y a quelque chose de très beau sur la force du pardon et de la confiance retrouvée.

Le pardon est une notion que je voulais inscrire dans le scénario car je sais combien, dans l'intimité de nos vies, le pardon est difficile. Dans le film, deux anciens mineurs se font la gueule depuis 40 ans, pour une histoire de grève... Mon père était communiste, ma famille était très politisée et "trahir sa classe" était une notion prégnante. Celui qui ne jouait pas collectif pouvait être exclu, banni ! Mais le film aborde aussi la thématique de l'héritage chère à mes yeux : qu'est ce que l'on reçoit (une terre, des valeurs, un nom, une histoire...), qu'est-ce que l'on transmet ?

C'est aussi un film qui parle de la force du collectif et de la solidarité.

Oui et c'est peut-être en cela que le film est engagé. Je trouve que la réussite ne peut pas être individuelle, les plus belles réussites sont collectives ! Dans les années 70 et 80, le parti communiste était plus important que la cellule familiale et la solidarité primait. Un film est d'ailleurs l'illustration même d'une entreprise collective, tant il mobilise de multiples énergies.

L'idée du parc d'attraction artisanal est d'une poésie folle. Comment est-elle née ?

Par nostalgie de la place Jean Jaurès, au centre de la petite ville minière dans laquelle j'ai grandi : Sallaumines. Chaque automne, les manèges forains – la Ducasse, comme on dit dans le nord – s'y installaient. Je trouvais magique qu'une petite place terne et triste, encombrée de voitures, se transforme en un lieu féérique. On jouait aux autos-tamponneuses, on tirait les pochettes surprises, on attrapait le pompon ! L'ingéniosité des manèges me fascinait, pour rien au monde je n'aurai raté le spectacle de leur installation !

Malgré le contexte, l'humour est constamment présent. Comment s'est-il construit et imposé ?

Avec Philippe nous voulions écrire une comédie. D'abord parce que c'est notre façon d'être dans la vie, ensuite parce que le sujet nous semblait plus accessible avec le rire... Même si au fond ce film est plus un conte social qu'une comédie sociale : il est solaire et s'inscrit du côté de la vie.

Quelles sont vos références cinématographiques ?

Beaucoup de cinéastes m'inspirent et de nombreux films m'ont marqué dans mon enfance, notamment les comédies françaises d'Yves Robert, comme LA GUERRE DES BOUTONS. Les comédies italiennes également, à 13 ans j'ai vu AFFREUX, SALES ET MÉCHANTS d'Ettore Scola, film déterminant qui caractérise la comédie sociale. Et puis bien-sûr THE FULL MONTY de Peter Cattaneo et TO BE OR NOT TO BE de Lubitch. Ce sont essentiellement ces quatre films qui m'ont influencé pour MINE DE RIEN.

Comment s'est fait le casting ? Aviez-vous les principaux comédiens en tête au moment de l'écriture ?

Nous avons commencé à écrire en 2013. J'ai assez vite pensé à Philippe Rebbot qui à l'époque était plus scénariste que comédien. La situation s'est inversée après son rôle dans MARIAGE À MENDOZA, le long-métrage qui lui a fait rencontrer le succès. C'est quelqu'un de très généreux, qui apporte de la tendresse à son personnage et sait le rendre sympathique, bien qu'il trompe sa femme. J'étais certain de mon choix. J'ai rencontré Arnaud Ducret une première fois il y a quatre ans. Je voulais un comédien fort physiquement, qui dégage de la puissance pour compenser la fragilité du personnage qu'il incarne. Arnaud a des qualités humaines qui m'ont été précieuses sur le tournage, devant et derrière la caméra. Son enthousiasme, sa bienveillance ont permis d'insuffler un esprit de troupe pendant le tournage. C'est un comédien prodigieux. Mélanie Bernier m'a tout de suite convaincu quand Martin Rougier (le directeur de casting) me l'a présentée : elle déborde d'énergie, de sympathie, je cherchais une femme solaire, attachante et pétillante qui ait la force d'entraîner Arnault (Arnaud Ducret) et Di Lello (Philippe Rebbot).

Les seconds rôles sont magnifiques, de Hélène Vincent à Rufus ...

Je suis fan d'Hélène Vincent depuis toujours, j'ai été heureux qu'elle accepte le rôle de Thérèse, il est quasi muet et j'avais peur qu'elle le refuse. Elle apporte beaucoup sur un plateau en faisant de généreuses propositions, elle a su magnifier son personnage et je lui en suis très reconnaissant. Rufus correspond complètement à mon univers : son visage m'impressionne. Il émane de lui une grande sensibilité, de l'obstination, quelque chose de populaire qui le rend très crédible dans son personnage d'ancien mineur. Le couple qu'il forme avec Hélène est irrésistible. Tous ont travaillé harmonieusement ensemble. Il y avait aussi un certain nombre d'acteurs talentueux du Nord comme Gaëlle Fraysse, la femme de Philippe Rebbot, Sophie Bourdon, celle d'Arnaud Ducret, Rebecca Finet (la maire) et Marianne Garcia la mère de Cédric (magnifique Philippe Cabrelli), que j'avais vue dans DISCOUNT. Marianne est une ancienne vendeuse de chaussures à la retraite, devenue comédienne sur le tard.

Le fait que vous soyez vous-même comédien vous aide-t-il dans la direction d'acteur ?

Oui, sûrement, je connais les forces et les failles des acteurs par la pratique. Je voulais faire un film d'acteurs, centré sur le jeu. Ne pas brider les comédiens mais être attentif à leur imaginaire. Je ne voulais pas non plus imposer un rythme « comédie », mais leur laisser le choix du tempo. L'humour du film vient du jeu et des situations.

Quels étaient vos choix de mise en scène ?

Je tenais à ce que cette histoire soit racontée de façon simple. Mon projet était de tourner sur pied, avec quelques travelings, et une mise en scène qui laisse le jeu s'épanouir. Je voulais une caméra discrète. Dès qu'un plan prenait trop de temps, j'avais le sentiment que la technique prenait le pas sur la comédie. J'ai également recherché une esthétique des années 80, avec les couleurs, les vêtements, les décors de l'époque. Je voulais retrouver l'ambiance et les teintes de mon enfance ! Pour la lumière, nous avons fait le choix de lumières chaudes, gaies, joyeuses, pour s'éloigner du côté pluvieux et gris qu'on associe toujours au Nord.

Le générique défile sur des images d'archives de mineurs et de leur quotidien. D'où viennent-elles ?

Ces photos proviennent du centre historique minier. J'avais la volonté d'ancrer le spectateur dans le passé ouvrier du Nord-Pas-de-Calais et du bassin minier. C'est le nord que j'ai connu, le temps du charbon... C'est aussi un hommage aux mineurs, à la région et au dernier combat de mon père pour le classement du bassin minier au patrimoine mondial de l'humanité.

La chanson "En avant gueules noires" donne également un côté engagé au film...

Cette chanson, qui date de 1980, est extraite du disque de Christiane Oriol *La Mine, cris et chants*. Tout est dit dans le titre ! Mon père écoutait en boucle cet album et donc, enfant, moi aussi. Ses chansons donnent la chair de poule, comme "Le chant de la grève de Trieux", un chant de manif que j'adore ou "A l'ombre des terrils ». C'était une évidence pour moi que sa voix s'entende dans le film.

Et la musique ?

Mon vieux de Daniel Guichard était dans le scénario : c'est une chanson très populaire, très émouvante. Bien qu'elle parle d'un homme qui vit en banlieue, je l'ai toujours associée au Nord, sans doute à cause du « pardessus râpé », c'était le quotidien des hommes de mon enfance. Je connaissais les créations musicales de Matthieu Gonet, le compositeur, et c'est naturellement que je me suis tourné vers lui pour la musique du film. C'est magique ce qu'il a fait comme travail. Renforcer une émotion, souligner un moment d'hésitation, de joie, j'ai éprouvé un immense plaisir à découvrir les images sublimées par la musique.

ENTRETIEN AVEC ARNAUD DUCRET (acteur)

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

L'idée d'un parc d'attraction dans une mine apportait au projet quelque chose de poétique et d'enfantin qui m'a séduit. J'avais lu le scénario trois ans avant le début du tournage : l'histoire était déjà là, émouvante, très aboutie, et il y a eu juste quelques remaniements par la suite. Et j'aime beaucoup la nostalgie et la poésie que Mathias a insufflées au film...

C'est un personnage qui tranche un peu avec vos rôles précédents et qui ne fait pas rire ...

Moi, j'ai envie de tout jouer ! Quand l'histoire en vaut la peine, je me lance... Et là, quand j'ai lu le scénario, j'ai été captivé par l'histoire et j'ai trouvé ce rôle intéressant pour moi.

Arnault est un type sur lequel le sort s'acharne... et qui retrouve espoir et force à travers le collectif ...

J'ai été touché par ce gars très déprimé, en marge de la société, qui va reprendre goût à la vie grâce à Stella, interprétée par Mélanie Bernier. J'ai aussi aimé les hommes dans ces villages du Nord, loin des métropoles, et ces grandes mines qui font penser à une sorte de no man's land.

Vous aimez le cinéma engagé et la comédie sociale ?

C'est un cinéma qui me plaît beaucoup, qui me parle. Être ancré dans la réalité sociale demande un jeu différent, plus subtil peut-être, pour évoquer la solitude, la détresse et la résignation sous les coups de la vie. Mon personnage est méprisé par ses enfants et son rapport à eux me touche, m'interpelle, fait écho en moi. Là, je ne suis pas dans l'énergie de la comédie, mais je me fonde dans le paysage du film : un ciel bas, un horizon bouché, le froid en haut du terril. Pourtant, j'aime cette petite troupe qui se forme comme dans THE FULL MONTY, et j'y vois un clin d'œil à ce film quand les gars font la queue à la banque postale.

On sent une totale complicité avec Philippe Rebbot. Comment vos rapports se sont-ils noués ?

La présence de Philippe dans le film est l'une des raisons pour lesquelles j'ai accepté le rôle. C'est un garçon intelligent, bienveillant, cool ! Il n'a pas tous les codes des comédiens, surtout pas les défauts de certains acteurs, un peu comme s'il était tombé dans le métier par accident. Son jeu est naturel, instinctif, et comme moi, il aborde les choses tranquillement. Notre duo s'est donc formé spontanément et tout s'est très bien passé. Son personnage est un vrai boulet mais attachant, un peu comme le colocataire dans COUP DE Foudre À NOTTING HILL.

Comment avez-vous vécu le tournage avec Hélène Vincent ?

Elle incarne ma mère dans le film, une mère incroyablement touchante. Hélène a su apporter à son personnage tant d'émotion que je la remerciais pendant le tournage. Chaque détail est porteur de sens, mais celui de la boîte de cendres me touche particulièrement.

Comment Mathias dirige-t-il ses comédiens ?

Mathias est un bosseur, un perfectionniste, qui maîtrise parfaitement son sujet et sait exactement ce qu'il veut. Il sait fédérer les acteurs et leur permet d'incarner aux mieux leur personnage. Il connaît sur le bout des doigts les images et les personnages qu'il a en tête, il les a croisés toute sa vie. C'est aussi un comédien et cela se sent dans sa direction d'acteurs : il est attentif et bienveillant et il dit les choses avec douceur et avec le sourire.

Gardez-vous un souvenir marquant de ce tournage ?

Oui, la scène où je suis sur le terril et je verse les cendres de mon père. Ce jour-là, il faisait un froid terrible, j'étais fatigué, pas dans mon assiette, et dans la scène, mon personnage était fragile psychologiquement. Mathias a provoqué la scène pour qu'elle se tourne vite, le chef-opérateur a été très réactif et le plan est magique : tout a été saisi dans l'instant et il s'en dégage un sentiment de libération.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE REBBOT (acteur)

Comment l'aventure a-t-elle démarré pour vous ?

Elle a démarré avec l'écriture. Un jour, Mathias m'a parlé de son projet et cela m'a intéressé. Il y avait dix lignes : nous avons écrit ensemble et à plusieurs reprises j'ai failli abandonner le projet, mais il a été pugnace. Et quatre ans après le début de l'écriture, nous nous sommes retrouvés au tournage !

Plus précisément, quelle a été votre contribution à l'écriture ?

Pas la structure, car je ne suis pas très structuré. J'ai davantage travaillé sur les dialogues et sur la psychologie des personnages. Et surtout, j'ai aidé Mathias à faire advenir le film : j'ai écouté, accueilli, servi de réceptacle à ses envies et ses désirs, nous les avons remaniés et je l'ai aidé à "accoucher".

Saviez-vous dès ce moment-là que vous alliez camper le personnage de Di Lello ?

Oui, très vite, il a été question que je joue le rôle, car dès l'écriture, nous avons pensé à Arnaud Ducret pour Arnault et à moi pour Di Lello ! À un moment donné, nous avons même envisagé que, sans budget, nous jouerions tous les deux !

Dans quelle direction avez-vous voulu emmener le personnage ?

Je l'ai emmené vers moi ! (rires) Car je sais ce qu'est être un bon copain, accompagner et soutenir. Je l'ai emmené vers plus de légèreté : il est naïf, il vit dans l'instant, ce qui est à la fois une force et une faiblesse. C'est un gars qui vit au jour le jour, sans se rendre compte des problèmes de son copain, mais il avance. Du coup, il le tire vers le haut grâce à son optimisme naturel, ce qui lui donne quelque chose de vertueux.

C'est un loser mais un loser magnifique ! Il continue à enchaîner les aventures ...

C'est un séducteur ! Moi, dans la vie, je suis plus séduisant que séducteur ! Di Lello est un gentil gars auquel j'ai donné la dimension d'un loser magnifique, d'un beatnik. Car les beatniks de la littérature américaine, c'est ma culture : ces gens sont à la bonne distance du monde, alors que le monde les désigne comme des perdants. Di Lello est comme l'un de ces "clochards célestes" chers à Ginsberg et à Kerouac. Et j'ai une vraie passion pour les beatniks ! Les écrivains comme Kerouac, Ginsberg, Thompson, Burroughs font partie de ma mythologie personnelle. Mon héros authentique, c'est Richard Brautigan, un auteur que je vénère, sans oublier le BIG LEBOWSKI qui se fiche de tout et vit sans culpabilité !

Comment faire pour que le personnage reste attachant malgré ses frasques ?

Di Lello n'est pas un méchant, ce n'est pas un prédateur, il serait plutôt candide. Il est même attachant car il n'a aucune intention de faire du mal : il est guidé par sa libido mais il ne force personne. Il aime profondément sa femme et ses gosses. Il est immature, mais ce n'est pas un mauvais garçon.

Vous connaissiez l'univers de la mine ?

Non, la mine c'est l'enfance de Mathias. Un monde dans lequel il a vécu et qu'il m'a fait découvrir. J'ai été impressionné par la beauté des paysages et par les gens, et j'ai pris conscience de leur condition qui a longtemps été celle d'esclaves. J'ai découvert ce qu'était un terril et je l'ai trouvé beau : il s'en dégage une forme de poésie.

Parlez-moi de vos rapports avec Mathias, à la fois comme coauteur et directeur d'acteur.

J'ai une telle amitié pour Mathias que je suis fier et heureux qu'il ait mené son projet au bout. Je lui disais souvent qu'un jour il dirait "Action" mais nous n'y croyions pas totalement. Je ne sais pas distinguer le scénariste du réalisateur ou du directeur d'acteur : j'ai juste un grand respect pour son travail, pour avoir réalisé un film, et surtout celui-là. Nous sommes partis de loin, mais notre producteur Marc-Étienne Schwartz ne nous a jamais lâchés : je lui tire mon chapeau ! J'ai peut-être été le moins opiniâtre des trois : Marc-Étienne et Mathias ont persévéré et j'ai ressenti beaucoup de bienveillance à mon égard.

Et avec Arnaud Ducret ?

Je pensais que nous ne faisons pas partie du même monde, que nous n'appartenions pas à la même famille a priori, mais ce gars est d'une gentillesse incroyable. Il s'est révélé un joyeux partenaire, très généreux, très sympa, très attentif. En réalité, lui aussi vient d'un milieu modeste, ce qui lui donne une présence et une bienveillance aux autres formidable. C'est un vrai gentil, qui ne fait jamais de caprice de star, qui est naturel, toujours à la bonne distance, plein d'humour : j'ai adoré bosser avec lui et j'ai adoré le trio que nous formions avec Mathias. Au quotidien, c'était un leader constamment de bonne humeur et nous nous sommes beaucoup marrés sur le tournage.

Et les autres comédiens ?

Marianne, par exemple, est une guerrière qui a connu la dureté de la vie et elle m'a appris le courage. Mais tous les seconds rôles m'ont donné une vraie leçon de vie, y compris ceux qui n'étaient pas des professionnels. Même ceux qui venaient faire de la figuration étaient heureux de parler de leur vie et du parcours de leurs parents ou de leurs grands-parents mineurs. Les gens du Nord ont été d'une présence et d'une générosité extraordinaires ! Et cela nous a apporté un vrai confort de jeu.

Qu'est-ce que vous retiendrez de cette expérience ?

C'est un film engagé, mais pas militant, qui raconte la vraie vie des gens. Je suis généralement attentif à ceux qui m'entourent mais ce projet et son contexte m'ont apporté plus d'acuité et d'authentiques satisfactions.

ENTRETIEN AVEC MÉLANIE BERNIER (actrice)

Qu'est-ce qui vous a séduite dans ce projet ?

J'ai d'abord trouvé au scénario un charme particulier : l'histoire est originale, bienveillante, nostalgique, et elle m'a touchée. Ensuite, j'ai été séduite par la dimension chorale du film et par son environnement. Je ne connaissais pas la région du Nord et ses mineurs.

Comment pourriez-vous décrire votre personnage ? Une irréductible optimiste qui donne la pêche à tous ceux qu'elle côtoie ?

Stella est serveuse dans un café, elle n'est pas chômeuse comme son frère ou son meilleur ami Arnault, mais elle est le témoin de cet environnement de précarité en les voyant eux et leurs anciens collègues se retrouver dans son bar. On imagine que ses parents étaient eux aussi d'un milieu ouvrier et ont dû traverser des moments de hauts et bas. Du coup, elle connaît l'adversité et elle refuse de s'apitoyer sur son sort !

Cela correspond-il à votre personnalité ?

Oui, j'interprète un personnage qui me ressemble. Dans un film choral, il est difficile de savoir comment seront restitués les caractères des personnages une fois le montage terminé. Et j'ai découvert que Stella a une dimension positive qui entraîne tout le monde, qu'elle est solaire. Je n'en avais pas autant conscience pendant le tournage.

Quels sont ses rapports avec Arnault ?

Arnault la découvre alors qu'il l'avait toujours regardée comme une gamine. Et Stella le considère comme un très bon ami, mais je pense qu'elle en est amoureuse depuis longtemps. Leur relation amicale, qui a quelque chose de fraternel, se renforce et évolue peu à peu. Elle connaît les anciens mineurs, se sent concernée par ce qui se passe à la mine et c'est une battante. Aussi, c'est elle qui réussira à faire bouger Arnault : elle sera même la force motrice de son changement. Et moi, j'aime bien cette idée que la volonté de changement et la force émanent des femmes.

La maire n'est pas un personnage manichéen.

Non, pas du tout ! Cette femme a une vraie empathie pour le monde de la mine auquel elle n'appartient pas totalement. De toute façon, comme souvent avec les grosses industries, la ville s'est construite autour de la mine et en vit, si bien que le lien social est très fort. Et quand les hommes perdent leur travail, ils perdent aussi leurs amis et leurs liens se délitent. Mais bien qu'elle les connaisse et les comprenne, la maire a une problématique autre.

Comment avez-vous vécu ce tournage dans le Nord ?

Il a fait très froid car nous avons tourné en décembre et en janvier. Le film s'est fait avec un petit budget, et l'économie de moyens a forcément un impact. Je venais d'avoir un bébé, si bien que je suis arrivée un peu à la dernière minute. Pour tout dire, je suis tombée malade, j'ai été clouée au fond du lit, et je me suis sentie comme une toute petite chose à l'inverse de mon personnage qui affronte les gars ! Mais les comédiens et les techniciens étaient tous logés au même endroit, et l'ambiance était bonne car Arnaud et Philippe étaient très fédérateurs du groupe. Quant à Mathias, le réalisateur, il est aussi naturopathe et m'a soignée avec des herbes !

C'est important pour vous de participer à un film engagé ?

Oui, parce que je ne l'ai pas beaucoup fait jusque-là. Non seulement le film est engagé, mais beaucoup de figurants et de personnages sont de vrais mineurs. Nous avons travaillé avec eux chaque jour et ils nous ont abreuvés d'anecdotes. Cela nous a beaucoup aidés car, du coup, nous étions dans l'affect et extrêmement concernés par leur histoire. On est plus engagé quand on se mêle aux gens et qu'on comprend leurs problèmes.

Parlez-moi de vos rapports avec Arnaud Ducret et Philippe Rebbot.

J'avais déjà tourné un court-métrage avec Philippe et je le connaissais : c'est un être extraordinaire, un intello très intéressant, très cultivé avec lequel on peut parler de tout. Il suscite une telle sympathie qu'on peut tout lui pardonner : quand il est arrivé avec son chien qui pue à l'hôtel, la patronne, agacée, a fini par l'accepter ! Il ne connaissait pas Arnaud. Très vite, ils ont noué une amitié bienveillante, pleine de connivence, qui était géniale à observer et à partager. Ils étaient comme deux gais lurons à faire des blagues et ils nous embarquaient pour boire des pots à Lille.

Comment Mathias dirige-t-il ses comédiens ?

Ce grand gaillard extrêmement doux est toujours en train de rigoler. C'était très facile de lui faire confiance car il maîtrisait son sujet et savait exactement ce qu'il voulait. Il était à la fois humble parce que c'était son premier film et convaincu de la justesse de sa direction. Il était très psychologue, toujours attentif et dans l'écoute. Il a aussi un côté poète dans ce qu'il raconte et la manière dont il le fait. Nous avons tous des personnalités très différentes mais c'était agréable de travailler ensemble, et tout a bien fonctionné.

Qu'est-ce que vous retiendrez de ce tournage ?

J'ai adoré cette expérience. Dans un film à très petit budget, ce qui prime, ce sont les raisons artistiques ou personnelles que chacun a de s'y engager. C'est la troisième fois que je travaille dans ces conditions et je sais que cela engendre une forme de travail particulière et quelque chose de très fort : une atmosphère de curiosité et de bienveillance mise au service du metteur en scène. C'est une chance pour un comédien !